

# Politiques du livre saint. Les usages politiques de la Bible et du Coran

par Jean-Christophe Attias  
directeur d'études, École pratique des hautes études, Paris

Faut-il évoquer à l'école laïque ce que les grandes traditions monothéistes tiennent pour des « livres saints » ? Oui, bien sûr. Les maîtres en charge de la formation de futurs citoyens ne peuvent s'y soustraire. Aucune pudeur laïciste ne saurait les en dispenser. Sans une connaissance minimale de la Bible et du Coran, des pans entiers de la civilisation demeurent parfaitement opaques. Ce sont en même temps ces textes-là que les fondamentalistes de tous poils brandissent aujourd'hui comme les justifications absolues de revendications politico-religieuses qui sont autant de menaces pour la démocratie, les libertés... et la civilisation ! Certes, le thème est explosif, incitant peut-être à une excessive réserve. Différentes approches peuvent cependant être mises en œuvre pour relever le défi ; c'est même leur combinaison qui est le plus en mesure de garantir le respect de deux exigences pédagogiques fondamentales en toutes circonstances et quel que soit l'objet enseigné : la transmission d'un savoir sûr et l'apprentissage du libre examen.

Première approche, l'approche littéraire, qui a le mérite d'une certaine neutralité et qui, en principe, fait aussi sa place au plaisir. La Bible et le Coran sont en effet des œuvres littéraires, susceptibles d'être lues, étudiées et appréciées comme telles. On y trouve de la prose et de la poésie, beaucoup de belle rhétorique. Les grandes fresques ne manquent pas, les histoires d'amour et de trahison non plus. Une telle approche a pourtant ses limites dont il faut être conscient. Elle ne peut à elle seule épuiser le sens de ces textes. D'une part, elle tend à privilégier arbitrairement les récits, d'un abord plus aisé en apparence, et à mettre de côté textes légaux ou sapientiaux, prophéties ou invocations qui ne sont pas moins essentiels dans ces vastes corpus. D'autre part, elle risque de faire oublier que les auteurs et les premiers auditeurs et lecteurs de ces livres n'avaient pas seulement, ni même prioritairement, le sentiment de produire ou de consommer de la belle « littérature » mais une parole divinement inspirée, et vraie.

Là peut intervenir une seconde approche, l'approche historique et contextualisante, neutre elle aussi, mais d'une neutralité plus délicate, parce qu'objectivante et plus susceptible de froisser la sensibilité des croyants. L'historien, lui, cherche d'abord à produire une histoire des textes eux-mêmes. Mettant entre parenthèses leur inspirateur divin supposé, il pose des questions fort humaines : qui a écrit ces textes ? pour qui ? dans quels contextes ? pour répondre à quels besoins (religieux, sociaux et politiques) ? Comment ont-ils été réunis, réécrits, transmis et à quelles fins ? Car ces « livres saints » sont aussi des documents parmi d'autres - à côté, par exemple, des données archéologiques - qui nous informent sur les sociétés qui les ont produits et lus. En tant que documents, ils ne peuvent être pris pour argent comptant. Ils ne sont pas seulement le reflet ou la trace des réalités historiques d'où ils ont émergé ou qu'il leur arrive d'évoquer. Ils sont déjà reconstruction, interprétation et nécessitent un décryptage. Mais n'est-ce pas là la démarche même de l'enquête historique ?

L'horizon doit pourtant encore être élargi. En effet, les « livres saints » ont acquis au fil des siècles, dans les traditions religieuses qui les ont portés, un statut excédant de beaucoup leur qualité d'œuvres littéraires ou de témoignages d'un passé relativement lointain. Dans ce processus, c'est bien ce que les gens ont effectivement cru qui fut déterminant et ce que leur foi a engendré. C'est par l'effet de cette foi que ces textes ont fondé des civilisations et les ont inspirées, y compris jusqu'aux phases ultimes de sécularisation qu'elles ont pu traverser. D'autres questions doivent alors être posées. Comment un livre acquiert-il le statut de « livre saint » ? Selon quels critères constitue-t-on un canon scripturaire ? Quand le clôt-on et pourquoi ? Quel rôle lui fait-on jouer dans le culte ou pour fixer le droit ? La réalité se révèle plus complexe qu'on ne l'aurait imaginé. Car, à côté des « livres saints » (Bible, Coran), voire en concurrence avec eux, il y a toujours la tradition (Loi orale des juifs, hadith des musulmans). Or, les livres eux-mêmes ne sont rien s'ils ne sont pas interprétés par l'Église, les savants, les juristes - ou le simple fidèle. C'est ainsi toujours autour du statut

respectif des « livres saints », de la tradition et des clercs que, dans l'histoire des trois monothéismes, se sont livrés les grands combats réformateurs et modernisateurs. De même, en prétendant revenir au « livre » et à la « lettre », le fondamentaliste contemporain pose bien un acte à la fois religieux et politique qui touche directement à la question de l'autorité et de ses détenteurs légitimes.

Reste cependant une quatrième étape à franchir. Corpus clos, réceptacles uniques, aux yeux du croyant, de la Vérité absolue, code génétique de traditions religieuses cristallisées et apparemment stables, les « livres saints » ne sont pourtant pas que cela. Ils peuvent aussi être des lieux d'ouverture et de mouvement et faire place, parfois, à la vérité de l'Autre. Les trois monothéismes se sont développés en contact les uns avec les autres. Le christianisme a conservé, en son canon, le « livre saint » du judaïsme, l'Ancien Testament. L'islam reconnaît comme authentiques les révélations transmises - à ses yeux certes imparfaitement - par la Bible. La manière dont le judaïsme des terres arabes a conçu son rapport au texte et à la langue bibliques doit beaucoup à la manière dont l'islam a lui-même construit son rapport au texte et à la langue du Coran, et ainsi de suite. Islam, judaïsme et christianisme ont dû enfin tous trois, notamment au Moyen Âge, confronter la vérité de leurs « livres saints » à celles de la philosophie et des sciences des anciens Grecs. Aucune contradiction apparente entre ces deux types de vérités ne pouvait résister longtemps au travail de l'exégète décidé à les concilier, quitte à ce que ce travail le rapproche alors paradoxalement, par ses sources, ses méthodes et ses objectifs, de celui de ses homologues d'autres confessions - aux prises avec une autre Vérité révélée mais respectueux de la même Raison grecque - et à ce qu'il choque dans le même temps les littéralistes ou les traditionalistes de sa propre religion.

Et Dieu, me dira-t-on, dans tout cela ? Chacun, élève ou maître, y retrouvera le sien, s'il en a un... En attendant, une utile leçon de littérature, d'histoire et de philosophie aura bel et bien été donnée.

## **Orientation bibliographique**

### **Traductions**

- de la Bible : *La Bible*, trad. par les membres du rabbinat français, sous la dir. de Z. Kahn, rééd., Colbo, Paris, 1966 [traduction « juive », datant de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle] ; *La Bible. Ancien Testament*, trad. publiée sous la dir. d'E. Dhorme, Gallimard, coll. « La Pléiade », Paris, 1956-1959 [traduction conduite dans l'esprit de la critique biblique mais déjà un peu ancienne] ; *La Bible TOB*, traduction œcuménique, rééd., Cerf, Paris, 1988 [produit de la collaboration de biblistes catholiques, protestants et orthodoxes] ; *La Bible*, trad. d'A. Chouraqui, rééd., Desclée de Brouwer, Paris, 2001 [entend restituer la saveur sémitique de l'original] ; *La Bible. Nouvelle traduction*, rééd., Bayard Centurion, Paris, 2005 [fruit de la collaboration de spécialistes et d'écrivains, entend rendre le texte dans un français dépoussiéré].
- du Coran : *Le Coran*, trad. de R. Blachère, rééd., Maisonneuve et Larose, Paris, 2005 ; *Le Coran*, trad. de D. Masson, rééd., Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1980 ; *Le Coran. Essai de traduction*, par J. Berque, rééd., Albin Michel, Paris, 2002 [par l'un des plus grands islamologues français du XX<sup>e</sup> siècle].

### **Quelques ouvrages de référence**

- Alter (Robert) et Kermode (Frank) (éd.), *Encyclopédie littéraire de la Bible*, trad. de l'anglais par Dauzat (P.-E.), Bayard, Paris, 2003
- Attias (Jean-Christophe) et Benbassa (Esther), *Dictionnaire de civilisation juive*, 2<sup>e</sup> éd., Larousse, Paris, 1998
- Attias (Jean-Christophe) et Benbassa (Esther) (dir.), *Repères pour un enseignement du fait religieux*, Fayard, Paris, à paraître en 2006 (titre provisoire)
- Mervin (Sabrina), *Histoire de l'islam. Fondements et doctrines*, Flammarion, coll. « Champs », Paris, 2000
- Millet (Olivier) et de Robert (Philippe), *Culture biblique*, PUF, coll. « Premier cycle », Paris, 2001
- Rodinson (Maxime), *Mahomet*, rééd., Seuil, coll. « Points-Essais », Paris, 1994